



Aimara, le roi du fleuve



Guyane-novembre 2009 Expédition Sinnamary

Récit de Sylvain Catenne



Guides de pêche
et de vie en forêt
Patrick FRESQUET
Tchayoualé (Sylvain) PAUL

Participants

Jérôme **BLANC**

Sylvain **CATENNE**

Julien **GUIENET**

Nicolas **GUITTON**

Baptiste **MERLIN**

Alain **OULLIÉ**

Raphaël **RAYMOND**

Jérôme **ROUSSEAU**



Jour 1

Paris / Cayenne / Kourou

Des préparatifs aux premiers pas guyanais

Ça commence comme ça : une soirée entre potes dans une maison de Seine et Marne.

Presque tous se connaissent déjà. Il y a le clan des jurassiens avec Julien et Jérôme. Les jurassiens, c'est du

brut de décoffrage. Les mains pleines de cals dus aux travaux d'extérieur, le sourire toujours au bord des lèvres, avec eux pas de sous-entendus ou de non-dit. C'est la richesse et la générosité des habitants des montagnes qui transpirent d'eux.

Nico, lui c'est le parisien-suisso-jurassien... A cheval sur plusieurs cultures, il a pris le bon des parisiens pour être le « business man » du groupe. Le cerveau toujours en ébullition et des projets plein la tête, c'est le trait d'union qui relie chaque participant de l'expé.

Slye c'est celui du groupe JWS qui a le moins de visas étrangers sur son passeport. Alors il écoute parler les autres d'aventures, de raids Gauloise, d'ascension du Cervin et autres expés malgaches, avec des yeux qui brillent. Celle-là d'expé, il l'attend depuis un moment, c'est énervant d'entendre parler les autres sans pouvoir mettre son grain de sel...

Et puis Olivier... C'est chez lui que le groupe est accueilli. A chaque explosion de rires, il lâche un « fais chier !!! », pensant déjà aux moments qui vont être vécus sans lui. Il ne sera pas de l'expé, il est blessé, tendon d'Achille fragilisé, trop de risques de rupture pour partir en forêt. Il paraît qu'il ne tient pas sur un vélo et qu'il faut lui mettre les roulettes sous peine de gamelle... Les vannes commencent.

Le sujet est abordé gentiment. Ca parle de p'tites bêtes, de palu, ça déconne tout en restant sérieux. Tous ont hâte d'y être sans que chacun ne sache vraiment à quoi s'attendre.

Baptiste rejoint le groupe, c'est le caméraman de l'équipe. Il a déjà fait ses preuves en tant que tel, et Nico attend de belles images de l'expé. Il annonce qu'il n'a pas pris de caméra ; sans caisson étanche trop de risques, il ne veut pas tenter le diable. Les mecs lui sautent dessus et lui mettent une raclée. C'est fait, le ton est donné, le séjour sera viril.

Deuxième magnum de Saint Estèphe, les rires deviennent gargantuesques. La télé, en fond sonore, débite ses infos les unes après les autres. Une image attire l'œil, c'est Kourou ! On assiste en direct au tir de la fusée Ariane V. On reste vissés sur l'écran, un peu mélancoliques, à un jour près, ça aurait été en direct face à nous... Tant pis !

Olivier, en fin cuisinier, commande des pizzas et sort un petit Pomerol

pour les accompagner... Il fallait au moins ça.

La soirée se déroule dans la bonne humeur avec l'impatience de partir et de se mettre dans le bain.

Nico et Slye partent dormir chez les parents de Cathy ; pendant ce temps les larrons restés près de la cave à vin, trouveront une méthode pour palier l'interdiction de prendre de l'aspirine en Guyane à cause de la dingue hémorragique. Des grandes claques dans le dos ça stimule la circulation sanguine ! Mais quand on a des battoirs de jurassien habitués à travailler, ça laisse quelques traces. Julien et Bat s'en souviendront...

Nico, en gros, c'est l'organisateur de l'expé. Il aime gérer et il aime être sur le fil niveau timing, ça le booste ! Donc rendez-vous est pris pour rejoindre le reste du groupe à 7h30. Le temps de passer prendre Raph, le comptable aventurier de JWS et de rejoindre les autres, on a déjà pris du retard. Ça déconne dans tous les sens en chargeant les bagages, mais Nico commence à stresser, c'est short timing ; on doit être à 8h45 à Orly et on part de chez Olivier avec plus d'une demi-heure de retard. Dans la voiture Nico ne rigole plus du tout, c'est l'heure de pointe, on doit emprunter deux des autoroutes les plus chargées de Paris.

On a un p'tit ange qui a décidé de nous prendre sous son aile. Les autoroutes sont désertes, il nous faut 35 minutes pour rejoindre l'aéroport, du jamais vu même hors période de pointe. Jérôme avec les restes de la veille est tout blanc ! Cumuler avec la conduite de Nico Loeb à la bourre, il est à deux doigts de poser une galette, ce qui, forcément fait rire tout le monde.

Alain et Jérôme, un autre, sont rejoints. Le groupe est au complet à présent. Alain est à l'origine de l'expé. Il connaît bien la Guyane, l'endroit où nous allons et les guides qui vont nous accompagner. Il nous a listé le matos à prendre et rassuré les novices sur les différents risques auxquels on va être exposés.

Petit plus des billets Air France de Nico, il faut attendre le dernier moment pour savoir si on va pouvoir partir. Mais l'avion n'est pas plein. On embarque donc sans souci. Nico a fait faire des polos « expé Guyane 09 » avec les logos de JWS, on ressemble à un team qui part en compétition. Ça attire le regard, attise la curiosité ; le but est atteint, la com' marche. Ça permet aussi, avec la tchatche de Nico, de nous faire surclasser en business... Pour un vol de 9 heures, ce sera vraiment appréciable.

En arrivant, on survole la piste et on sent à l'intensité du domaine végétal et à la couleur rouge ocre de la terre qu'on y est vraiment.

Le débarquement à Cayenne, c'est une grande claque de chaleur humide. On a l'impression de rentrer dans l'arrière-boutique d'une laverie asiatique pleine de vapeur.

Un papillon d'une dizaine de centimètres nous regarde, collé à la vitre de l'enceinte de l'aéroport. Plus de doutes possibles, on est au pays des grosses bêtes !

On se fait transférer à Kourou en minibus. C'est trois quart d'heures où le paysage défile, où on découvre une végétation magnifique et luxuriante. Arrivés à l'hôtel, les affaires sont rapidement rangées et sur les conseils de la réceptionniste, direction le bar brésilien du coin où nous sommes accueillis comme il se doit par une brésilienne qui, aidée de sa jupe XXS, doit faire transpirer et bafouillertous les légionnaires de passage.

A grands coups de caïpirinahas et de brochettes de bœuf, de poulet, d'agneau ou de porc... on comprend vite que le coût de la vie est d'environ 30% de plus qu'en métropole.

Dans les rues de Kourou, ça zone pas mal le soir. Des mecs crackés comme des mules et maigres comme des clous demandent une pièce à tous ceux qu'ils croisent. Ils tentent de nous parler mais... on ne comprend rien !!! Ce qui a le don de les énerver.

Patrick et Tchayoualé nous rejoignent. Ce seront nos deux guides pendant l'expé. Patrick, il transpire le baroudeur expérimenté. La peau tannée par le soleil, des tatouages un peu partout, une chemise multicolore ouverte sur un collier de perles de bois et un pendentif sculpté version artisanat local, on dirait un peu un crocodile dundee à la française. Tchayoualé lui, c'est le guide amérindien. Il n'a pas besoin de parler. On lit sur ses traits que la forêt, c'est ses racines. Ses connaissances du milieu, il n'a pas dû les apprendre dans un bouquin ; elles lui ont été transmises par des anciens et par un long apprentissage sur le terrain.

Le repas se déroule d'un côté de la table très sérieusement. Ça parle d'environnement, de faune, de flore, de pêche, de tout ce qui tourne autour de la Guyane et de l'expé. Patrick est très impliqué et concerné par le devenir de la forêt et des fleuves. Il ne laisse pas sa langue dans la poche et dénonce toutes les incohérences qui font que, petit à petit, la Guyane perd son patrimoine naturel.

De l'autre côté de la table ça part en vrille. Ça déconne plein pot, ça rit, ça décompresse, ça se lâche... Jérôme tout content montre à Patrick le dos bleu et tuméfié de Bat en lui expliquant que c'est son remède pour la circulation sanguine sans aspirine ! On éclate de rire et Patrick, qui ne nous connaît pas encore, a le visage qui se décompose, sûrement inquiet et en train de penser aux 10 jours durant lesquels il va vivre avec nous...

La nuit sera courte et le réveil accompagné d'une barre au front et d'une langue pâteuse...

Jour 2

Kourou / Petit saut / Takari Tanté

Du cimetière d'arbres au
carbet du bout du monde

Enfin nous voilà partis vers l'aventure des fleuves. Quelques affaires sont déposées vite fait à l'hôtel où nous dormirons à notre retour et on rejoint nos deux aventuriers, Patrick et Tchay, à 7h30 au carrefour de la petite route

qui mène au barrage de Petit Saut sur le fleuve Sinnamary.

On croise en chemin quelques véhicules calcinés sur le bord de la route, souvenirs laissés par des orpailleurs et autres sans scrupules. Egalement sur la route deux braconniers d'oiseaux... Bienvenue au pays de l'interdit bafoué.

Nos deux aventuriers tirent une pirogue de neuf mètres de long, chargée de matériels divers et de bidons étanches. Le chargement est impressionnant et on se demande tous où on va pouvoir trouver la place de se rajouter et nous voilà enfin au barrage de Petit Saut. Patrick nous explique, un peu amer, qu'il a été mis en eau en 1994 pour alimenter en électricité toutes les communes entre Cayenne et Saint-Laurent du Maroni et surtout le centre spatial de Kourou. C'est le plus grand lacde retenue français avec ses 350 km² de surface. Patrick est révolté parce que comme beaucoup d'autres choses en Guyane, le barrage a été construit avec un manque de concertation et de réflexion hallucinant. Vu la surface à inonder, les autorités n'ont pas fait déforester la zone et une partie de la matière organique piégée sous les eaux s'est décomposée, absorbant l'oxygène de l'eau et rejetant des gaz nocifs, ce qui, entre autres, a engendré la mort de nombreux poissons. La suppression de l'évapotranspiration des millions d'arbres noyés a également changé le microclimat de la vallée inondée.

Les états d'âmes étant passés, on s'attaque au chargement de la pirogue. On fera cette opération de nombreuses fois mais cette première est impressionnante. Vu la quantité à charger on se demande comment tout peut tenir et nous avec. Patrick est précis dans son chargement, chaque objet à sa place, fonctionnant comme un tétris, et au final tout rentre, nous laissant même un peu de place !

Dès le départ, le paysage est impressionnant. On traverse des forêts d'arbres morts, noyés par la mise en eau du barrage. C'est lugubre et en même temps fascinant de voir ces pics qui se dressent tout gris. Mais en y regardant de plus près, ce cimetière végétal est loin d'être sans vie. Des plantes épiphytes chargées de couleurs partent à la conquête des géants morts. Certaines sont pendues comme des mobiles par un fil. On y voit également des termitières accrochées au bout des branches. Ces branches

qui servent de perchoirs aux différents oiseaux du coin, martins-pêcheur colorés, ibis et autres hérons.

La traversée devient vite humide. Tchay fait tourner le moteur à plein régime levant des gerbes d'eau à l'avant du bateau qui atterrissent dans la pirogue. On sort les capes de pluie sous un grand soleil...

On croise un bras de rivière, c'est le Koursibo, un affluent du Sinnamary qui est devenu le domaine des orpailleurs. Patrick est plein d'amertume quand il en parle. Il ne les aime pas ces orpailleurs, ils polluent, répandant des vapeurs de mercure en grande quantité, dégradent et exploitent à outrance ces fleuves que lui admire et essaie de protéger.

Quelques trois heures de pirogue plus loin et nous voilà arrivés au carbet de Patrick à Takari Tanté. L'endroit est féérique, situé sur une presqu'île au pied de rapides. L'emplacement n'a pas été choisi au hasard, le coin est stratégique pour Patrick et ses activités.

Après la longue traversée on s'octroie un moment de plaisir. Première baignade ; l'eau est aux alentours de 25°C, chargée de sédiments qui lui donnent une couleur jaune comme du thé. On ne voit pas où on met les pieds, mais c'est tellement agréable qu'on se laisse aller dans le courant.

Après le déchargement et l'installation, le premier ti punch d'une longue série est servi. On découvre la puissance des pluies tropicales. Les seaux d'eau qui tombent ne dérangent nullement Patrick qui continue de vaquer à ses occupations sans se soucier d'être mouillé ou non.

Malgré la pluie qui heureusement s'est calmée, il faut aller faire du portage de pirogue par le sentier pour passer le saut. La manœuvre est technique. Patrick est sur les dents, concentré, mais l'équipe est bonne et à l'écoute. Le bateau glisse sur les rondins sans incident à part Jérôme le jurassien qui s'éclate un pouce sur les rochers. Il est rude, il fera comme si « même pas mal » !

On se rend compte que le moindre effort nous fait mouiller les chemises. Et pour palier cette chaleur on se jette dans les rapides pour se rafraîchir sansse soucier qu'ici, c'est le début du royaume des aimaras. Du coup, on s'essaie à quelques lancers mais sans succès, nous mangerons du poisson un autre jour.

La nuit tombée on installe les hamacs et on se fait un toilettage dans la rivière. La baignade nocturne a un petit parfum d'aventure. La forêt chante des sons différents, et, allongés la nuit dans l'eau, on s'interroge sur quelle bête est proche de nous.

Ce soir c'est fête pour notre première nuit en forêt. On s'offre un moment décalé en buvant du champagne frais au milieu de la forêt tropicale.

Les hamacs sont installés dans le carbet les uns à côté des autres comme une exposition de cocons géants. Ça me fait penser à une tribu d'hommes préhistoriques confinée sous un abri protecteur et se mettant à l'abri des prédateurs. On est loin de ces risques là mais Patrick nous fait quand même quelques recommandations à observer la nuit. Il ne faut pas oublier que malgré l'aspect rassurant du carbet, on est en forêt amazonienne.

La nuit est magnifique, bercée par les sons des insectes nocturnes et pour les noctambules, des lucioles font un show en éclairant par à coups les feuillages des arbres environnants.

Jour 3

Takari Tanté / Deux Roros

Quand le début du vraiment sauvage fait une première rencontre avec l'Aïmara

Au petit jour, une brume a posé son manteau sur la forêt et pendant un court instant vécu seulement par les lève-tôt, juste avant les premiers rayons de soleil, elle devient rose donnant à la forêt un aspect d'im-

mense barbe à papa.

Après un bon petit déjeuner on recharge la pirogue et on quitte le confort relatif du carbet, parfaite transition vers l'aventure plus sauvage qui nous attend.

Le fleuve a changé de visage. L'influence du barrage ne se fait plus sentir et on voit immédiatement la différence. Tout est magnifiquement plus sauvage. D'énormes blocs de gneiss trônent sur le parcours. Les plus vieilles pierres du monde sont comme les témoins d'un passé différent et dénotent dans cet univers végétal. Les courants du fleuve les ont arrondies, polies. On dirait les dos d'hippopotames nonchalants endormis dans l'eau. De loin on aperçoit sur les rochers ou les troncs, de minuscules chauves-souris qui s'envolent en nuées dès qu'on s'en approche et en nous survolant, un toucan nous salue de son cri si particulier.

Au gré du parcours le puits de connaissance de Patrick s'ouvre et nous livre ses informations sur la faune, la flore, l'ornithologie, l'entomologie... Des morphos nous envoient des éclairs bleutés qui font briller les yeux de Jérôme tout émerveillé.

Soudain, au détour d'un petit saut, une famille de loutres géantes nous offre un spectacle hallucinant. Elles rentrent et sortent de l'eau, courent sur les berges, sortent la tête de l'eau en tendant le cou pour mieux pouvoir nous observer de leurs grands yeux noirs. Le groupe est charmé par ces gros prédateurs et se demande comment aujourd'hui des hommes arrivent encore à les chasser.

Les odeurs changent rapidement au gré des arbres que nous passons.

Les parfums des fleurs sont puissants et si on y fait attention, même de la pirogue, on sent les petites fleurs des arbres de berge. Le parfum le plus puissant est celui du bois caca qui porte bien son nom et qui est source de vanne à chaque fois qu'on en croise un.

Le spectacle des wapas est beau à voir. Ils laissent pendre de grandes coques plates presque jusqu'à la surface de l'eau. Elles sont accrochées par un long fil fin qui donne à ces arbres des impressions de sapin de Noël de jungle.

On s'arrête près d'une petite crique qui, d'après Patrick, était à sec la

semaine dernière. Les eaux sont en train de monter, sans doute à cause du puissant orage d'hier. C'est bon signe pour nous.

Patrick et Alain s'essaient à quelques lancers - il va bien falloir qu'on mange ! Alain prend une attaque puissante. On aperçoit enfin le monstre dont on a tant entendu parler. Ce n'est donc pas un mythe !!! Le combat est court mais puissant, le poisson prend du fil et va directement se loger sous des branches mortes pour essayer d'échapper à son prédateur. Si la tresse s'enroule autour d'une branche ça cassera, il faut faire vite. Patrick se met à l'eau pour aller récupérer le poisson et se montre bien prudent. On comprend d'un coup pourquoi cette prudence, l'aïmara nous sort une gueule monstrueuse venue de la préhistoire ; il fait dans les sept kilos et ses dents sont impressionnantes. Patrick arrive à le pincer avec le boga et l'amène directement dans le bateau en nous disant de faire très attention à nos pieds sous peine de croquage immédiat. Et deux centimètres de quenottes couplés à une puissante mâchoire c'est moyennement agréable, Patrick en a déjà fait les frais.

Le poisson sorti, on prend la direction d'une petite plage pour savourer l'aïmara grillé. L'endroit est magique : nous sommes face à une petite plage de sable blanc à l'ombre de grands arbres. Tchay installe en un temps record une table et le foyer de cuisson.

C'est le premier vrai repas de brousse et quel plaisir... L'Aïmara a une finesse en bouche qui satisfait les plus affamés et même ceux dont le poisson n'est pas leur dada. Accompagné de kwac, la semoule de manioc, et d'une bonne sauce chien, on mange au calme absolu, perdus dans ce petit coin de paradis.

Plus on avance et plus la faune devient présente. Hérons léopards et aigrettes neigeuses s'envolent à notre passage. Un papillon pastis, curieux, fait quelques mètres avec nous juste au-dessus de la pirogue.

Régulièrement Patrick se lève pour guider Tchay. Il scrute à la surface de l'eau le moindre frémissement qui dissimule une branche ou une roche cachée par les eaux jaunes du Sinnamary. Ils ont leur langage à eux. Pas besoin de se parler, les gestes de Patrick sont rodés et chacun a sa signification. Dès que la main bouge, la pirogue manœuvre comme si elle était reliée aux mains de Patrick. Debout, appuyé sur sa pagaie dont il se sert comme takari, la casquette toujours vissée sur la tête, Patrick est le regard de Tchay.

En sortie de courbe, notre amérindien stoppe le moteur et tend le bras criant : « baboune baboune !!! ». Une famille de babounes, les singes hurleurs fauves, nous surplombe, passant de branche en branche en fai-

sant des grognements sourds et rauques. Les joues gonflées, le mâle dominant nous regarde de haut comme pour jauger le danger, puis lentement emmène sa famille loin de nous.

Au-dessus de nous cinq aras rouges passent en laissant traîner leur longue queue et en poussant leurs couacs sonores.

Même si les eaux ont monté, le niveau de la rivière est bas, nous sommes presque en fin de saison sèche. La progression de la pirogue est lente, il faut se méfier des bancs de sable et des branches. Patrick nous annonce que, vu notre vitesse de progression, on ne pourra pas arriver à l'endroit prévu et qu'il va nous falloir trouver un autre endroit de bivouac. Tchay ne dit rien comme d'habitude et laisse Patrick parler, mais il le regarde de travers, bien décidé à nous emmener jusqu'au bout.

La nuit tombe lentement sur le fleuve et avec elle les sons changent. Les poissons pris de folie sautent dans tous les sens, il y en a un qui arrive à sauter par-dessus la pirogue. Ça fait délirer tout le monde de voir des poissons volants en pleine jungle !!! Les frontales sont de sortie et en éclairant la berge on aperçoit des petits points rouges. Ce sont les yeux des caïmans qui nous observent de loin sans bouger. La baignade sera un peu plus pimentée maintenant qu'on sait ce qu'il y a dans l'eau !!!

Juste avant d'arriver enfin à notre bivouac, une dernière épreuve nous attend : il faut passer un saut, et de nuit la manœuvre s'annonce plus compliquée que prévue.

Tchay sait où il va mais se lance à l'aveuglette entre les roches moteur à fond. La pirogue a du mal à passer les rapides et fait du sur place faute de puissance. On saute dans l'eau pour alléger et pousser et cela suffit à nous faire passer. Nous voilà enfin au bivouac, bienvenue à Deux Roros !

On décharge et installe à la frontale et on bénit le système D de Tchay qui fait gagner un temps précieux pour le montage du camp. L'installation terminée, très solennellement, il sort une bougie pieuse qu'il allume et pose sur une souche au milieu des bois. Image décalée de ce Jésus illuminé qui nous regarde, planté au milieu des arbres.

Un ti punch se prépare, mais ce soir on va le boire dans l'eau. On s'allonge sous les chutes dans des bassines d'eau et on regarde un ciel étoilé en trinquant à cette belle journée. Le saut fait une soixantaine de mètres de large et nous berce de son brouhaha permanent. Il y a des moments pleins de simplicité qui valent tout l'or du monde.

Pendant le repas, Patrick nous explique un peu comment il a vu évoluer la forêt, les dégâts des orpailleurs et de leur mercure, les tirs des chasseurs qui braconnent ou ne savent même pas sur quoi ils ont tiré. Il réveille en nous l'écolo qui sommeille, le défenseur de l'environnement. On se sent presque honteux d'être métro, d'être des hommes, puis c'est l'inquiétude de savoir si un jour nos enfants auront la chance de pouvoir vivre ce que nous vivons aujourd'hui.

Tchay, quant à lui, nous fait rêver avec sa culture, ses histoires. Il nous raconte combien il est important pour un amérindien de savoir chasser, pêcher, se soigner et faire vivre sa famille en forêt. Ce ne sont que des choses simples pour lui mais que nous avons déjà oubliées depuis longtemps et qui sont primordiales pour la survie en forêt.

Jour 4

Deux Roros

Première partie de pêche

La forêt, version nocturne

La nuit en pleine forêt est douce, le réveil se fait progressivement avec l'aube qui pointe, mêlé du chant des cigales pour ceux que la lumière ne suffit pas à réveiller. On découvre en plein jour ce lieu que nous n'avons vu

qu'au clair de lune. Le camp est planté au milieu d'arbres immenses, droits et nus comme des cotons-tiges avec une touffe à la cime. On ne peut s'em pêcher, à peine levés, d'aller se faire une séance d'hydrothérapie sous les eaux bouillonnantes du saut. Assis sur les roches on se laisse masser par les jets... Chaque petit instant de plaisir est bon à prendre et il semble que chacun soit bien décidé à en profiter.

Tchay nous montre les traces des amérindiens qui vivaient autrefois ici. Des polissoirs sont gravés dans les roches. Ils s'en servaient pour affûter leurs outils et, à force de frottements, ils ont laissé des fentes plus ou moins profondes et des disques concaves qu'on pourrait utiliser comme assiette.

On s'affaire aux tâches matinales, vaisselle en rivière, préparation du petit-déjeuner, débroussaillage des layons. Raph s'est désigné comme grilleur de tartines sous la surveillance de Bat qui lui sort un « sur les cotés ça sert pas à grand chose de les griller... » Merci Bat...

Tout le monde se prépare pour une partie de pêche. Si on ne pêche pas, on ne mange pas et Patrick nous a affirmé qu'on ne rentrerait pas tant qu'il n'y aurait pas de poissons. Chacun prend ses marques et s'essaie à quelques lancers. Quelques attaques et départs font monter l'adrénaline. Un groupe avec Patrick part descendre un bout de fleuve avec la pirogue tandis que l'autre, accompagné de Tchay, remonte le courant en suivant un sentier. Il lit dans la forêt comme dans un livre ouvert. Il trouve des layons là où nous ne voyons rien d'autre qu'une végétation dense, dégageant à coup de machette le sentier. Ses gestes sont précis, un seul coup est nécessaire à chaque fois pour couper les végétaux. Avec son fusil sur l'épaule au cas où, on le sent à l'affût de chaque bruit, de chaque mouvement.

Premier coin de pêche. Tchay nous laisse un peu jouer puis nous désigne avec malice un coin en nous affirmant : « Là il y a l'aïmara ! » et effectivement ça marche à chaque fois. Les trois pêcheurs sortent des

aimaras à grands cris de satisfaction. Les plus petits sont relâchés mais on en garde deux pour le repas ne sachant pas ce que les autres ont pu attraper.

Nico à la pêche c'est tout un poème... Il est motivé et impatient comme un gamin, et forcément dans sa précipitation il attrape des arbres qui ne sont pas du tout d'accord pour lui rendre les leurres. Heureusement son ingéniosité lui fera construire un magnifique radeau qui ne flotte pas pour récupérer le matos... Et après avoir réussi à attraper un bel aimara notre aventurier ne trouve rien de mieux en ramenant son poisson que de se vautrer lamentablement sur son couteau... Résultat : une belle estafilade profonde ! On nettoie la plaie et on se fait une séance couture. Trois petits points lui feront un souvenir de son passage en jungle. Pendant qu'il se fait recoudre, les vanes vont bon train. Julien, qui fait office de reporter photo, mitraille l'opération et même Patrick, le sourire aux lèvres, sort son appareil pour immortaliser la scène.

On savoure le poisson, accompagné de galettes de manioc, cuisiné par nos deux chefs. Le plus gros des poissons est laissé en boucanage à l'abri sous de grandes feuilles où il cuira jusqu'au soir.

Comme après le petit-déjeuner, séance d'hydrothérapie digestive dans les rapides...

Patrick nous emmène à pied dans une petite crique où il voulait monter le bivouac. De nombreux bois obstruent le layon et la progression est lente. Les porteurs de canne à pêche galèrent, s'accrochant dans les arbres, se donnant des coups de canne. On arrive à un petit saut, on équipe les cannes et c'est parti pour une nouvelle partie de pêche. Excès d'impatience, manque de chance ou d'expérience, toutes les attaques décrochent avec de grands « Oh noooooooooon !!! ».

La nuit tombe lentement, annoncée par les cris des animaux nocturnes. Les rainettes entament leurs sérénades amoureuses pendant qu'on s'équipe des frontales. La nuit, la forêt révèle une autre apparence. Nos lampes allument des petits points bleus partout au sol, dans les arbres, sur les feuillages. Ce sont d'innombrables araignées, petites, grosses, elles sont présentes partout en grand nombre. Séance photo pour immortaliser ces seigneurs de la nuit quand soudain on aperçoit deux yeux rouges qui nous fixent. C'est un petit opossum, un quatre-yeux gris qui nous observe. On dirait une peluche posée à même le sol. Il nous fait l'honneur de rester quelques instants puis en quelques bonds, replonge dans la nuit amazonienne.

On a beau chercher, pas de mygale en vue. On y croit dès qu'une araignée un peu plus grosse que les autres est débusquée, mais non, on ne verra pas le mythique arachnide ce soir.

Le maintenant traditionnel ti punch précède un blaff d'aimara et de l'aimara boucané. On commence à bien le connaître ce poisson, et Jérôme nous fait justement remarquer que ce qu'il préfère dans l'aimara, c'est la côte de porc... Avec du jus la côte de porc bien sûr... C'est son coté viande qui prend le dessus.

Jour 5

Saut Deux Roros

/ Saut Equerre

Rencontre féérique avant d'atteindre le bout du voyage

Après une bonne nuit et un réveil matinal par les cris d'un singe hurleur, on prépare le chargement pour remonter encore plus haut sur le fleuve. Le passage du saut de Deux Roros se fait sans souci dans la rigolade.

La rivière change radicalement d'aspect. Elle devient plus étroite, les sauts se font plus nombreux. Le saut Aristide et le saut Manivelle sont passés comme des lettres à la poste. Du haut de la canopée, une famille de singes roux nous observe. Ils sont bien moins stressés que ceux vus précédemment. Patrick pense que c'est parce qu'ici ils ne voient que très peu d'hommes et sont donc plus curieux. On croise également un groupe de capucins bruns survolé par deux buses blanches majestueuses. Patrick nous explique que souvent elles suivent les groupes de capucins parce que ces derniers font s'envoler des petits oiseaux et insectes qui finiront dans l'estomac des buses.

De loin, Tchay aperçoit une loutre géante qui nous observe, entrant et sortant sa tête de l'eau. Elle disparaît subitement et on se met à entendre, plus loin en amont du fleuve, des cris très puissants, couplés avec des soufflements très bruyants. On approche d'un saut et malgré le bruit qu'il génère, les cris montent en puissance. On distingue qu'ils viennent du bord de l'eau juste après une roche qui nous cache la vue. Patrick se retourne et interroge Tchay des yeux sur l'origine de ces cris. On sent à son regard que malgré son expérience, il n'a jamais entendu de tels cris. La pirogue passe le rocher et on découvre une famille de sept loutres géantes qui exprime son mécontentement de nous voir là par des cris, des soufflements et des grognements extrêmement puissants. L'émotion est très forte dans le bateau et nous restons tous sans voix, Julien saute sur son appareil pour qu'on puisse avoir un souvenir de ce moment exceptionnel. Le comportement des loutres est vraiment à l'opposé de celui du groupe rencontré précédemment. Elles ne sont ni curieuses ni effrayées mais on les sent réellement agressives. Il doit sûrement y avoir des petits dans le secteur mais nous ne les avons pas vus. Elles s'éloignent lentement en continuant de siffler et remontent le courant en sautant dans les rapides du saut du Péril.

C'est les yeux pleins d'étoiles qu'on arrête la pirogue au bord du saut. On revient à la réalité car le saut est délicat. Il y a beaucoup de courant dans la veine d'eau et pas assez d'eau pour passer au moteur. Patrick décide de passer à la corde sur le côté de la veine d'eau.

On tracte la pirogue qui se coince à cheval en plein milieu sur les roches. Tout le chargement est passé à l'avant pour faire basculer l'embarcation mais le poids ne suffit pas à la faire balancer et le côté de la pirogue déséquilibrée commence à se fendre. Il nous faudra près d'une demi-heure pour arriver à la déloger. Les mains portent les stigmates de l'épreuve. La corde nous a pris de la peau à chacun. La pirogue libérée, il faut encore finir de passer le saut. Après une bonne traction et quelques glissades, la pirogue est sortie des rapides et, fatigué oblige, plus personne ne fait attention à elle, essayant plutôt de se soulager les mains. Doucement la pirogue repart dans le courant et le seul qui tient encore la corde à l'avant essaie tant bien que mal de la retenir en se coinçant la jambe dans un arbre mort pour ne pas partir dans le courant. Patrick percute et se jette à l'eau pour venir l'aider. La pirogue récupérée aura laissé des traces... Steaks aux mains, bouts de tibias en moins, écorchures diverses et variées faites sur les bois morts...

Quelques instants de navigation et on s'arrête à saut Equerre. C'est le bout de notre voyage. On pose la pirogue, les blessés font l'inventaire de leurs petits bobos et Nico se désigne infirmière du jour pour soigner tout le monde. L'endroit est vraiment sauvage, il faut sortir les machettes pour débroussailler et installer la cuisine si on veut manger. Patrick nous prépare un poulet boucané avec des bananes plantains. Affamés après les efforts du matin, son plat est un vrai bonheur pour nos papilles et nos estomacs. Il nous avait prévenus avant de partir, en jungle on oublie sa montre, on s'arrête et on mange quand on le peut, quand la situation s'y prête. C'est vrai qu'on perd toute notion de temps, on mange à 16h et personne ne s'est aperçu que tant de temps s'était écoulé.

La fatigue commence à se faire sentir et cumulée à la proximité 24h sur 24h que nous avons, font que l'on commence un peu à oublier le collectivisme en mettant en avant le chacun pour soi.

Il faut quelques heures de machette pour nettoyer le camp et installer le bivouac, mais, une fois les hamacs en place, on peut enfin se prendre un peu de temps et aller se détendre. Mais Patrick nous met en garde. L'endroit est farci d'aïmaras de grosse taille ; il faut rester méfiant et les baignades de nuit sont fortement déconseillées.

Sur la petite plage, Tchay nous montre des traces toutes fraîches de tapir qui datent du matin. Il voit de ses yeux habitués à traquer le gibier que le tapir a traversé le fleuve et est ressorti un peu plus en amont. Il est possible qu'il fasse le chemin inverse demain matin. Ça pourrait être drôle : son passage est juste sous certains hamacs et une bête de 200 kg, ça ne devrait pas passer inaperçu. Du coup, le camp sera baptisé "camp du tapir".

Les eaux du Sinnamary sont acides et c'est pourquoi Patrick nous avait dit de ne pas nous soucier des moustiques... C'est vrai que jusque là on a été préservés. Le camp tapir est vide de tout moustique, mais en contrepartie, on se fait bouffer par les taons, les fourmis tac-tac, les fourmis rouges, les poux d'agoutis... Patrick écrase un nid de mouches qui piquent juste dans le camp de hamacs... ambiance ambiance... Comme promis le coin regorge de poissons et les prises sont nombreuses ! Les moins de six kilos sont relâchés, les autres mis au fumoir ou laissés en laisse dans la rivière pour être mangés demain si d'autres ne sont pas sortis entre temps. La nuit tombée, la toilette dans la rivière est moins franche que les jours précédents... Ça va, il paraît qu'il faut juste éviter de faire floc floc si on ne veut pas se faire bouffer un morceau ! Pour passer le temps avant de manger, Raph sort le tarot qu'il a eu la bonne idée de prendre. Au loin le tonnerre gronde, la nuit risque d'être agitée.

Jour 6

Saut Equerre

Partie de chasse
et festival d'Aïmaras

Finalement la nuit aura été paisible et après un bon petit-déjeuner, le groupe se scinde en deux. Une moitié reste au camp pour pêcher des karpas pour l'apéro et jouer dans les rapides. Alain, imperturbable pêcheur, est

dans son paradis. Le coin est truffé de poissons et il explore de son lancer chaque poste.

L'autre groupe part créer un layon et découvrir si quelques animaux veulent bien montrer le bout de leur nez. La rando sera fructueuse, des atèles, ou couatas chez les créoles, singes de mauvaise humeur, font entendre leur mécontentement de voir des hommes sur leur territoire, puis c'est un rapace qui vient observer de haut les randonneurs. Rapace qui viendra également observer le groupe resté au camp.

Sur le chemin, une tortue terrestre se laisse aller à une séance photo. Chez les chasseurs amérindiens, croiser une tortue lors d'une chasse n'est pas bon signe. Il faut alors l'attraper, l'attacher à un arbre et lui donner trois coups sur la carapace en lui demandant d'aider le chasseur à ramener tel ou tel gibier. Si au retour de chasse le gibier a été pris alors il faut libérer la tortue, sinon, elle servira de souper.

Tamarins et capucins blancs sont également de la partie quand soudain Tchay s'immobilise. Il a vu deux marails dans les hauteurs des arbres. Ils sont à une cinquantaine de mètres, et c'est trop peu d'après lui, il faut les laisser s'éloigner. Une trentaine de mètres plus loin, les oiseaux se reposent confiants de l'abri de la distance et de la hauteur qui les séparent des hommes. Tchay laisse Julien prendre ses photos puis demande à Patrick s'il peut enfin tirer. Dans le groupe certains ont perdu les oiseaux de vue, ils sont trop loin. Mais Tchay lui les a en visu, il épaula Lucky Luke, son fidèle fusil depuis plus de vingt ans, et réussit un beau coup de fusil à plus de quatre-vingts mètres. Le marail tombe au sol. Il paraît que sa carabine n'a jamais raté sa cible... on avait des doutes, maintenant on le croit !!!

De retour, il faut s'occuper de la volaille. Une fois déplumé le volatile est ridiculement petit !!! Il faudrait en tirer d'autres si on veut faire un gueuleton... Du coup Tchay malgré une douleur au genou qui prend de l'ampleur décide d'y retourner l'après-midi après le repas.

Nos chefs cuistots ont encore une nouvelle recette d'aïmara à nous faire découvrir, la salade papaye aïmara... Un délice !!! Le saladier est nettoyé bien avant la vaisselle !!! En petite douceur pour finir, on s'offre un ananas

avec un goût sucré et des saveurs exquises. Histoire de nous faire prendre conscience une fois de plus que les fruits tropicaux qu'on mange en métropole sont fades et n'ont pas les mêmes saveurs.

Le groupe se rescinde en deux et une autre rando/chasse se prépare. Comme la pêche, la forêt est imprévisible. Les veinards du matin, en faisant le layon, ont sans doute dérangé la forêt, faisant du bruit et laissant leurs odeurs. Le coup de fusil de Tchay y est sûrement aussi pour quelque chose, mais quoi qu'il en soit la balade sera vide de toute vie animale mais riche en apprentissage botanique. Les amérindiens ont su tirer le meilleur de chaque espèce, Patrick nous montre quelques essences, comme le mahot qui sert au tressage et à fabriquer des cordages, le wapa qui est imprutrescible et qui de ce fait est parfait pour les poteaux des carbets, le manil marécage dont les amérindiens récupéraient la glue, la liane chasseur pleine d'eau... La liste serait longue s'il fallait tous les énumérer ! Patrick tente de nous transmettre un savoir amérindien qui peu à peu se perd.

Le deuxième groupe resté au camp s'est trouvé un coin au-dessus des chutes truffé d'aïmaras. Ils ont passé l'après-midi à sortir du poisson et accueillent les randonneurs avec de larges sourires de pêcheurs épanouis. Au moins on est sûrs de ne pas mourir de faim.

Ce soir c'est Tchay qui cuisine l'aïmara et il nous concocte une recette de chez lui qu'il transforme comme il peut faute de jus de manioc. En remplacement il met de la sauce pimentée faite avec les piments ramassés au carbet le premier soir. Le résultat est goûtu mais arrache des grimaces aux non-initiés du piment.

L'apéro a été copieux ce soir et le vin de l'Hérault passe tout seul avec le poisson pimenté. Tchay devient loquace ; notre amérindien, les yeux brillants, nous raconte ses exploits de jeunesse. Son accent, sa façon de parler avec son français à lui et ses bruitages font de lui un conteur plein de charme qui sait capter l'attention de tous. On se laisse transporter par l'histoire du coup de machette qu'il s'est donné alors qu'il chassait le cochon...

Ce petit bonhomme a beaucoup voyagé, il nous raconte ses périples aux Antilles et dans toute l'Amérique du sud. Il n'est pas chamane, il lui manque un peu d'expérience, mais ses connaissances en médecine amérindienne semblent intarissables. Il sait comment, par exemple, neutraliser le venin de serpent avec un coton et un verre de rhum ! Patrick, sceptique malgré l'immense confiance qu'il a envers Tchay, nous rassure en nous disant qu'en cas de morsure, on plie bagage et on rentre fissa vers la civilisation. C'est aussi à ce moment là que Patrick nous fait prendre

conscience qu'on est vraiment loin de tout. Il nous faudrait deux jours de pirogue sans arrêts et en faisant vraiment vite pour rejoindre la voiture, et l'accès hélico est impossible ici à cause de la densité de la végétation...

Message bien reçu Patrick, on fera encore plus attention à partir de maintenant !

On part se coucher la bouche en feu et la tête pleine des histoires de Tchay.

Les singes hurleurs font un concerto nocturne vers 3h30 et on se laisse bercer dans les hamacs par ces sons étranges qui viennent du fond de la forêt.

Alain nous racontera qu'il perçoit les accords comme dans un opéra entre les sons graves des mâles et les réponses aiguës des femelles.

Hormis Tchay, personne ne s'apercevra que le groupe de singes est passé juste devant nous dans la nuit pour reprendre son concerto matinal à 5h30 à un autre endroit de la forêt.

Jour 7

Saut Equerre

Quand Crocodile Pat Dundee se lâche

Le camp ressemble à un camp scout pour adultes. Dès le matin on réveille le feu, une fumée âcre glisse vers le feu. Les odeurs des plats qui restent à mijoter au-dessus du feu envahissent peu à peu le camp. Le marail sent

vraiment bon, mais il faudra encore patienter pour pouvoir le déguster et savoir si le goût est à la hauteur de ses fumets.

Chacun a pris sa place dans l'organisation du camp, et dès le réveil, ça s'active dans tous les sens. Certains font la vaisselle, d'autres leur lessive, on s'aménage des fils à linge, des tables pour mettre les sacs et les affaires à l'abri des insectes, bref on s'installe quoi ! C'est impressionnant de voir le camp aujourd'hui et d'imaginer qu'avant-hier il n'y avait rien ici à part un tapir venu s'hydrater.

Le petit-déjeuner commence à être jungle... Le pain a pourri, humidité oblige. Alors on le fait griller un peu plus que d'habitude ; ça cache le goût et on met un peu plus de miel ! Ah non !!! On va se faire pourrir, le miel, si on continue comme ça, demain il n'y en a plus, il faut rester raisonnables.

Un groupe de quatre se forme pour partir à la chasse avec Tchay. La balade est magnifique, du haut de la canopée un gros singe hurleur mâle nous toise en poussant de petits grognements rauques.

Bizarrement, un chasseur et quatre brontosaures ce n'est pas la bonne équipe pour ramener du gibier... Mais même bredouille, l'équipe revient enrichie des images de Tchay qui scrute la forêt sur le qui vive, comme un félin, et de ces moments plein d'adrénaline où Tchay nous fait signe de rester sur place et de ne plus bouger parce qu'il a entendu un animal alors que nous n'avons entendu que le bruit des feuilles sur lesquelles nous marchons !

Ceux qui sont restés à camp tapir vont s'offrir, pour certains, un après-midi détente et farniente au soleil et pêche pour d'autres.

Alain nous fait un festival d'aïmaras dont un magnifique 10 kg qu'il offre à Tchay pour qu'il le sale et le ramène à sa famille.

Le soleil descend sur la forêt et on s'offre une petite séance photo, tous ensemble, magie du retardateur. L'ambiance est à la déconne ce soir, la lumière magnifique, les photos devraient être belles. Le groupe a trouvé son harmonie ; on est sur des rails.

L'apéro est de plus en plus conséquent, on s'habitue vite aux bonnes choses ! Tchay nous prépare l'aimara avec des dachines, sorte de patates douces qui sont les tubercules d'un chou chinois. C'est succulent, on en oublierait presque les queues de cochon que Patrick nous avait promis ce soir mais qu'on a oublié de préparer.

Petite virée nocturne à la pagaie pour explorer les berges de nuit. Dès le départ, des yeux rouges fixes sur le bord apparaissent. C'est un caïman, but de notre sortie, mais il se cache rapidement et peu ont pu apercevoir les yeux rouges, il est encore un peu tôt pour le caïman. La pirogue glisse sans bruit jusqu'au saut du Péril où il nous faut faire demi-tour pour un retour à la pagaie.

En chemin vers saut Equerre deux yeux rouges sortent de l'obscurité. Cette fois-ci le caïman reste en place et tout le monde les voit, immobiles. On tente une approche à la pagaie en essayant de rester silencieux. Pendant l'approche, Patrick aperçoit un pak, un petit agouti, sur la même rive mais en aval. Il essaie de diriger la pirogue pour tenter d'aller agrémenter notre repas du lendemain avec le petit rongeur, mais les pagayeurs à l'avant de la pirogue n'ont pas suivi, obnubilés par le caïman, et font tout leur possible pour garder le bateau en direction du reptile. Résultat : on ne mangera pas de pak le lendemain !!!

Nouvelle tentative pour approcher le caïman mais notre arrivée version éléphant dans un magasin de porcelaine le fait fuir.

On poursuit jusqu'à saut Equerre et on amarre la pirogue en sortie des rapides pour mettre pied à terre. Patrick s'expulse de la pirogue et part en courant, sautant de rocher en rocher, il est dans son élément. Tout le monde le regarde, les yeux écarquillés ; on se marre en se demandant ce qu'il a pris comme acide pour partir comme ça. Personne ne suit et le groupe reste là à papoter dans la nuit, perdu en forêt amazonienne.

Patrick revient quelques minutes plus tard avec un caïman dans les bras. C'est un caïman roche d'environ un mètre. Tout le monde est euphorique ! Aller chercher un caïman à mains nues en pleine nuit, Crocodile Dundee a

fait son effet et a gagné le respect de chacun. Séance photo pour le reptile qui, docile, se laisse manipuler en regardant ces drôles d'animaux de ses yeux ronds en attendant la moindre opportunité. Patrick en profite pour nous dire tout le dédain qu'il a pour les chasseurs qui se pavanent en photo avec des trophées tels que celui-là. Il n'y a aucune difficulté à chasser cet animal, même avec un arc. Ils sont bien trop confiants dans leur camouflage et leur armure d'écailles et restent immobiles jusqu'à ce qu'on les touche.

De retour au camp, on se prend un petit rhum vieux pour fêter l'événement avant d'aller dans nos hamacs se remémorer ça.

Jour 8

Saut Equerre / Saut Stéphanie

Retour vers la civilisation
et spectacle nocturne

Effervescence pour ce matin du sixième jour. Nous sommes allés au bout de notre voyage et c'est aujourd'hui que nous faisons demi-tour. Il faut lever le camp et faire doucement un retour vers la civilisation.

Chacun trouve une tâche à faire, on commence à être bien rodés. En un rien de temps il ne reste plus riensur l'emplacement. C'est impressionnant de voir que de notre installation imposante il ne reste absolument rien. Pas un déchet, pas un clou n'a été planté dans les arbres, et seul l'espace défriché reste le témoin de notre passage. Dans peu de temps la végétation aura repris ses droits et seul un œil habitué pourra comprendre qu'il y a eu un bivouac ici.

La pirogue chargée on descend le Sinnamary au gré du courant. Les pêcheurs se mettent au boulot pour essayer d'attraper des koumarous, mais ces dernierse font désirer.

Le saut du Péril se passe à la pirogue, les eaux sont montées légèrement et ça passe sans souci, là où on avait eu tant de difficultés à l'aller.

Sur les berges, un héron léopard plein de curiosité nous précède d'une cinquantaine de mètres et nous ouvre la voie. Il va rester avec nous toute la matinée, curieux de voir ce gros animal gris à dix têtes qui glisse sur l'eau...

Peu avant d'arriver à saut Manivelle, trois atèles, les singes araignées, nous défient du haut des arbres. Ils nous font des figures d'équilibristes, cassent des branches et nous jettent des bouts de bois pour nous impressionner. Ils passent d'arbre en arbre pour rester à notre hauteur puis on les perd de vue avant d'entendre un gros craaaaaaac. Tchay avec un petit sourire amusé nous dit que pfuiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiit, il a raté une branche et est tombé !

Les sauts s'enchaînent, à la corde pour saut Manivelle, à la pagaie pour saut Aristide, et avec le courant pour seule propulsion, la descente est agréablement silencieuse et tranquille. On prend le temps d'observer la nature qui nous entoure.

Tchay sort enfin un koumarou. C'est la copie conforme du piranha avec des reflets bleutés et une dentition impressionnante faite pour broyer les graines.

Le coin est propice et deux autres suivront rapidement, nous assurant le repas du midi.

On s'arrête à Deux Roros récupérer des affaires laissées à l'aller et on en profite pour faire la pause repas sur la plage.

Patrick tenait absolument à nous faire partager le koumarou qui d'après lui a un goût exceptionnel. C'est confirmé, une fois de plus il ne nous avait pas menti, le koumarou est succulent avec une chair fine à tomber. Il n'en restera pas une miette et comme toujours dans le poisson ici, le meilleur morceau c'est la tête qu'il faut casser pour en aspirer tout le jus qui sort. Nous avons beau commencer à nous habituer, ça reste quand même difficile pour certains, et les plus téméraires auront même goûté à l'œil, joyau du poisson qui rappelle, d'après Patrick, le corail des saint-jacques... avec au centre la pupille qui, une fois cuite, est toute dure et qu'il faut grignoter du bout des dents.

Découverte pour certains au dessert, on mange un chadec, sorte de gros pamplemousse juteux et sucré.

La pirogue à nouveau lancée, Alain va nous faire un festival d'aïmaras tout l'après midi, mais aucun gros n'est gardé pour le repas du soir. Bizarrement, malgré la taille plus qu'honorable des poissons et à chaque prise, une bonne majorité du groupe trouve que le poisson est trop petit et qu'il faut le remettre à l'eau... s'ensuit en général une bonne vanne sur les côtes de porc... Patrick a compris que pour éviter d'être victime de cannibalisme il faut qu'il réagisse ; alors il nous annonce que ce soir ce sera soirée pâtes !!!

La nuit tombe alors que nous n'avons toujours pas trouvé l'emplacement du bivouac, il va falloir monter le camp à la frontale.

Patrick nous trouve un petit coin en bord de fleuve sur des rochers plats avec un bivouac en hauteur possible. Vendu, le camp est entièrement monté en trente minutes, les hamacs installés, le feu et la popote lancés.

Les rochers forment des cuvettes naturelles au pied des rapides comme des baignoires, idéales pour se détendre. Et nous voilà tous cul nu à chercher le trou le plus confortable pour pouvoir se détendre, allongé dans le courant du Sinnamary. Le corps massé par la rivière, l'émerveillement vient du ciel. C'est la première nuit qu'on passe avec un espace si dégagé et comme la lune n'est pas encore levée, la Guyane nous sort ses plus beaux atours nocturnes. Pas un nuage dans le ciel ni aucune pollution lumineuse font que les étoiles brillent par milliers. On vit de grands moments, tout le monde en a conscience.

Patrick l'avait promis, ce soir c'est pâtes à la jungle bolognaise. Il nous mitonne une petite sauce maison adaptée version forêt et en attendant les

pâtes au feu de bois, le rhum coule à flot et les rires avec.

On se savoure les pâtes dans une ambiance bon enfant. Dans la jungle, même les pâtes paraissent meilleures ! Elles sont accompagnées de notre habituel vin de l'Hérault auquel on s'est habitués et qui ne pique même plus.

Tout comme Patrick voulait nous faire goûter le koumarou, Tchay veut nous faire goûter au pak. Il s'organise donc une descente nocturne de rivière pour aller chasser le pak. Petit souci, le rhum a fait son effet et les esprits sont à la déconne. Entre le poirier dans la pirogue et les fous rires incontrôlables, Tchay n'est pas aidé pour lever du gibier. Brocouille, on rentre se coucher pour entamer un concert de ronflements qui couvrira largement les coassements des rainettes.

Jour 9

Saut Stéphanie / Takari Tanté

Les galères des basses eaux oubliées par un tête à tête inoubliable

Au petit matin le camp est démonté aussi rapidement qu'il a été monté et on quitte cet endroit féérique pour une navigation à la pagaie qui va permettre à Alain de sortir un aïmara de plus de neuf kilos et de s'offrir un

beau combat avec le poisson.

Le hasard fait que, à l'heure de manger, on se retrouve au niveau de la même petite plage où nous avons mangé à l'aller. On en profite, l'installation de la table sera d'autant plus rapide et l'endroit est toujours aussi joli. A l'aller nous avons mangé de l'aïmara boucané avec du couac, et le hasard faisant bien les choses, on mangé de l'aïmara boucané avec du kwac !!!

Le niveau a baissé d'environ trente centimètres depuis notre dernier passage et de ce fait, la progression est beaucoup plus lente, plus compliquée, les arrêts plus fréquents.

Les troncs sur lesquels nous étions passés un peu en force à l'aller bloquent la progression. Il faut s'arrêter, couper des branches, tronçonner des troncs, porter, tirer... L'eau chargée de silice agit comme un affûteur sur ces bois qui ne pourrissent pas. Les branches s'usent en pointes, pièges dissimulés dans l'eau couleur thé, alorson se pique, on se racle, on s'écorche. On fait un peu l'état des lieux, ça ne fait que huit jours que nous sommes en forêt et on voit sur chaque corps les traces de nos multiples blessures. Rien de grave heureusement, mais c'est impressionnant de voir le nombre d'égratignures à soigner chaque jour.

Arrivés à saut Dalles, le niveau d'eau serait suffisant pour passer à la pagaie mais un amas de troncs obstrue la passe. Alors c'est parti pour un nouveau déchargement, chargement. On rencontre là deux personnes en train de pêcher. C'est la première rencontre humaine depuis notre départ, et on sent dans les regards un peu d'animosité comme si en si peu de temps ces territoires étaient devenus nôtres et qu'ils avaient franchi nos frontières. En même temps, les canettes de bière vides posées par terre ne donnent pas envie de les voir d'un bon œil.

La pirogue frotte souvent. Patrick s'inquiète de savoir si un des chocs sur une roche n'a pas endommagé la coque alu. Le bateau prend un peu

d'eau par la fissure du vide-vite et Tchay est obligé d'écoper fréquemment. On prend du retard et il va falloir une fois de plus monter le camp à la frontale avec cette fois en bonus un petit portage en forêt pour aller rejoindre le carbet.

Tchay, concentré sur l'aval de la rivière, se met à crier heureux comme un gamin : « tapir !!! tapir !!! ». Deux tapirs se baignent devant le bateau à une cinquantaine de mètres. On s'approche en douceur, hallucinés par le spectacle, et le plus jeune des deux maïpouris, comme l'appellent les amérindiens, décide de remonter le courant en venant droit vers nous comme pour nous voir d'un peu plus près. Grosse émotion pour nous tous que de voir ce sublime ongulé qui retousse son nez sans arrêt comme pour mieux sentir cette odeur qui ne lui est pas habituelle. Il passe juste à coté du bateau ; pour un peu on pourrait le toucher en tendant le bras. C'est fréquent d'apercevoir des tapirs sur le bord du fleuve mais exceptionnel de les voir d'aussi près sans qu'ils ne prennent la fuite en fonçant bille en tête comme des torpilles en pleine forêt nous dit Patrick. La Guyane française est le seul pays à ne pas avoir encore pris des mesures de protection strictes pour protéger le plus gros mammifère terrestre d'Amérique du sud, une incohérence de plus de l'administration guyanaise qui exaspère Patrick.

On reprend la route, fascinés une fois de plus par ce spectacle que vient de nous offrir la forêt

L'arrivée au carbet est effectivement nocturne... Mais nous sommes maintenant rodés et habitués aux manœuvres de nuit et à nous voir, on croirait qu'on a fait ça toute notre vie.

Patrick nous avait prévenus à l'aller : le confort relatif du carbet paraîtra luxueux au retour. Effectivement, un toit, des bancs où s'asseoir, un foyer de cuisson, des emplacements de hamacs déjà prêts et surtout pas de débroussaillage à faire font que l'installation est plus que rapide et confortable.

Ce sera la dernière nuit en forêt. Chacun est heureux de revenir à son quotidien, sa femme, ses enfants pour ceux qui en ont, mais en même temps on se repasse avec nostalgie les moments les plus forts que nous avons vécus. Chacun des instants partagés avec la faune locale lève des exclamations. On revit en image le tête à tête avec les loutres géantes, la rencontre avec les tapirs, les singes hurleurs, l'opossum, le caïman, l'uranuscodon, ce lézard qui court sur l'eau, les tortues, les aïmaras, karpis et autres koumarous, le balbuzard pêcheur, les vautours, les papayos, le ma-

rail qui a fini dans nos estomacs, les toucans, les majestueuses buses blanches... La liste est bien trop longue pour se souvenir de tout mais l'émotion est grande et la chance d'avoir vécu ces moments ainsi que leur valeur sont bien présents dans chaque esprit.

La soirée se passe aussi paisiblement que la nuit, accompagnée comme il se doit et comme d'habitude d'un magnifique concerto de ronflements.

Jour 10

Takari Tanté / Kourou

Dernières frayeurs avant un dur retour à la civilisation

La forêt semble plus humide sur le bas du Sinnamary et ce matin, elle a revêtu un manteau de brume. On se croirait en Afrique. Il ne manque plus qu'un gorille pour parfaire le cliché. Les vêtements étalés sur les fils à

linge sont encore plus mouillés que lorsqu'ils ont été mis et de grosses gouttes glissent sur les feuilles des arbres comme s'il y avait une petite bruine. Mais dès l'apparition des premiers rayons de soleil, le voile de brume se lève.

Les réserves de miel sont épuisées, alors pour agrémenter nos tartines grillées, Patrick nous sort de son chapeau magique un brie qui a survécu à l'expédition. Dix jours sans frigo à une température de 25-30°C c'est un bel affinage et le fromage nous réveille les sens olfactifs et gustatifs...

Un bâton de cacao râpé, un peu de lait concentré, on a droit ce matin à un chocolat chaud en pleine jungle, le dernier petit-déjeuner est royal, finalisé par une infusion de citronnelle que Tchay vient d'aller ramasser.

Patrick nous ramène une vieille copine à lui : Bétadine. C'est une tortue de terre denticulée qui traîne souvent aux alentours du carbet, faisant le bonheur de ses hôtes. Séance photo rapide pour la forme, on en devient presque blasé de rencontrer des animaux sauvages !

Le petit groupe se prépare à reprendre le sentier pour rejoindre la pirogue. On a la matinée pour passer le saut Takari Tanté. Tchay part en avance et mauvaise surprise en arrivant au bateau, il est plein d'eau. Le vide-vite qui a légèrement été fendu au début de la remontée a dû reprendre un autre choc et la fissure prend de plus en plus d'eau. On écope, la pirogue tiendra largement jusqu'au retour mais Patrick va avoir du travail de soudure à faire faire à son voisin.

Une bonne heure de portage pour nous mettre en forme et on arrive à bout de Takari Tanté. Si le niveau ne nous réserve pas de surprises, ça devrait être le dernier portage.

Pour le dernier apéro, Tchay nous sert la bière d'ananas qu'il a préparée il y a quelques jours. Il a récupéré les épiluchures et les a mises dans l'eau avec un peu de sucre ; ça fermente et ça fait de la bière ! L'odeur est nauséabonde mais le goût en est très doux et subtil. Il faut juste faire abstraction des petits bouts d'ananas tout poilus qui flottent en surface.

Certains les attendaient depuis quelques jours déjà mais Patrick a su garder jusqu'au dernier repas les fameuses queues de porcs qui nous ont tant fait rire. C'est un repas pantagruélique qui se prépare : queues de porc,

haricots rouges avec une bonne sauce aux lardons et du riz. Un délice qui rassasie les gros mangeurs et comble les viandard en manque de bête à quatre pattes. Patrick fait une tentative pour nous refourguer les restes de son brie qui marche tout seul mais seul Alain a le courage de l'accompagner. Ils s'en délectent avec ravissement mais il leur faudra tout l'après midi pour arriver à le digérer...

Un chadec et quelques oranges en dessert et il est temps de quitter le carbet. Certains partent bille en tête, heureux de retourner vers la civilisation, d'autres regardent le carbet avec un peu de nostalgie et profitent jusqu'aux derniers instants de cet univers qui les a tant fait rêver.

On s'octroie une dernière baignade rafraîchissante, et une fois la pirogue chargée nous voilà partis pour une dernière après-midi de navigation.

La Guyane a sorti ses plus grosses chaleurs pour cette fin d'expé et les manip de chargements de matériel sous 38°C à l'ombre nous montent à la tête. Les premiers instants de navigation sont cuisants. Les peaux sont tannées et brûlées par le soleil, il faut se protéger avec linges et chapeaux et les mouiller régulièrement.

La pirogue n'a pas encore atteint les hauteurs d'eau sans risque du barage. Les roches cachées par l'eau couleur thé raclent souvent le fond du bateau et Tchay, malgré la chaleur étouffante et la somnolence post-repas, doit rester concentré et vigilant.

Il nous reste un dernier saut à passer : saut Mouche. A l'aller, Tchay l'avait passé seul au moteur, le niveau d'eau était juste suffisant. Là, il y a trente centimètres en moins et l'opération s'avère plus délicate. Patrick arrête la pirogue et étudie avec Tchay les deux bras de rivière. Ils reviennent après dix minutes de concertation et annoncent la manœuvre. Pas de déchargement, on y va, mais la manœuvre est délicate. Patrick nous fait le topo et explique le rôle de chacun. Le bras de rivière choisi forme un angle prononcé qu'il va falloir négocier en finesse. La pirogue fait une dizaine de mètres de longueur, difficile à manœuvrer, elle ne tolérera pas d'erreur. Les trois pagayeurs avant vont devoir assurer la propulsion du bateau et l'amorce de la courbe. Tchay devra mettre un coup de moteur au bon moment pour finir la rotation et le pagayeur arrière devra éviter que le cul ne tape sur la roche, ce qui remettrait la pirogue dans le mauvais axe. Chaque rôle est important parce que, si l'embarcation ne tourne pas suffisamment, le nez va venir taper les roches, inverser la rotation et mettre le bateau en cravate ce qui, au mieux, nous ferait chavirer, au pire, briserait la coque comme du verre si un rocher se met en travers.

On s'élance, ça souque ferme à l'avant, l'élan est bon et la trajectoire impeccable. Le bateau prend la veine d'eau et entame sa courbe. Tchay met le moteur à l'eau un peu trop tôt, tape une roche et cale... Il va falloir

gérer sans lui! Patrick appelle tellement fort qu'il en casse sa pagaie. Le nez approche des roches, on va taper, pas le choix. La pirogue continue sa courbe, tape de l'avant mais la courbe est assez entamée et le courant l'a prise dans la veine. La pirogue frotte tout le côté et laisse quelques millimètres d'aluminium mais ça passe. Tchay pousse un cri de victoire, le sourire aux oreilles, le dernier saut est passé. Patrick est radieux, une bonne décharge d'adrénaline ça fait du bien ! Sa pagaie est brisée, elle lui servira maintenant de présentoir à poissons ! Ces émotions valent bien une petite baignade, et on se détend quelques instants dans l'eau de plus en plus chaude au fur et à mesure qu'on avance vers le barrage.

Petit à petit la pirogue prend un rythme de croisière de plus en plus soutenu. Les eaux se font plus profondes avec de moins en moins de pièges. La chaleur est étouffante et au loin des cumulo-nimbus commencent à se former, immenses champignons annonciateurs d'orages. Il nous reste environ 80 km de navigation à faire, et si on les finit sous l'orage ça pourrait être drôle...

C'est en sortant complètement de la zone de risque que Tchay arrête la pirogue pour descendre le moteur au maximum et gagner de la puissance. On le sent fatigué. La chaleur, les neufs jours de forêt, la concentration permanente ont usé notre guide. Il a envie d'en finir et ouvre les gaz à fond. Pas de chance pour nous, il y a du vent et on se prend des seaux d'eau. C'est d'abord un vrai plaisir après la chaleur cuisante du début d'après-midi d'avoir un peu de fraîcheur, puis, rapidement, les frissons font place aux grelottements et les vestes de pluie sortent les unes après les autres. On se marre en s'imaginant attraper froid sous plus de 40° au soleil ; revenir en France avec une angine ça le fait pas.

On retraverse l'immensité de ce cimetière d'arbres avec cette fois en prime un sublime coucher de soleil rougeoyant. Coucher de soleil ? Tiens, ça veut dire qu'on va arriver dans la nuit, ça faisait longtemps !!! Mais bon, maintenant nous sommes habitués, deux semaines de plus et nous serions devenus nyctalopes.

On avait eu un aperçu de la civilisation à Takari Tanté : quelques locaux étaient venus pêcher, ou plutôt étaient venus chercher du poisson. Des filets tendus partout sous les rapides, ne laissant aucune chance aux poissons, et un frigo en guise de glacière à côté des bateaux pour ramener les poissons le soir. Il faut dire qu'en Guyane, il n'y a quasi pas de réglementation sur la chasse et la pêche, et seule une interdiction de transporter des animaux est en vigueur sur le fleuve. Patrick se bat pour faire comprendre que des poissons sont des animaux, donc que leur transport est sensé être également interdit ; mais les mentalités sont difficiles à bousculer. Sur un petit bras de rivière nous avons été témoins de ce qu'il se passe en

Guyane. Règles et lois quand elles existent ne sont pas respectées et les ressources sont exploitées à outrance, sans réflexion. On comprend de plus en plus pourquoi Patrick est révolté sur certains sujets et pourquoi il a si peu de considération pour le pouvoir en place et son action tant dérisoire.

L'arrivée au dégrad se fait donc avec un dur retour à la réalité. C'est toujours aussi sale, plein des déchets ramenés par le courant du fleuve. Mais après avoir passé ces quelques jours dans un environnement vierge de toute pollution, c'est encore plus marquant. Le déchargement de la pirogue commence avec une petite inquiétude : la navette qui doit nous emmener sur Kourou n'est pas là alors qu'elle devrait être arrivée depuis une demi-heure. Des jeunes venus pêcher au barrage rangent leurs cannes dans une camionnette et partent en faisant crisser les pneus avec Mickael Jackson à fond, fenêtres ouvertes. C'est confirmé, nous sommes de retour dans la civilisation...

La voiture arrive finalement peu de temps après et nous ramène à l'hôtel à Kourou. Après le confort relatif de la vie en forêt, le luxe d'un trois étoiles est justement apprécié et une boisson fraîche au bar c'est du bonheur à chaque gorgée. L'équipe se prépare à passer sa dernière soirée en Guyane, direction le centre ville pour trouver un restaurant. Mais il faut savoir qu'en Guyane, comme dans toutes les Antilles, les villes se couchent plus tôt qu'en métropole. De plus nous sommes dimanche et tout est fermé vu l'heure un peu tardive. On arrive finalement grâce à Patrick à trouver une pizzeria vide de tout client en train de fermer qui accepte de nous prendre. Ça fera bien l'affaire et la soirée sera aussi calme qu'agréable.

Jour 11

Kourou / Cayenne / Paris

La Guyane ne se raconte pas...

On se retrouve tous reposés au petit matin, une bonne douche et une nuit dans un vrai lit, c'est un plaisir appréciable, même avec un ronfleur comme partenaire de sommeil. Alain et Nico voulaient nous faire la surprise

de nous faire visiter le centre aérospatial mais contretemps, la visite est annulée. Ce n'est pas bien gênant ; on s'adapte et on se décide une petite balade à Kourou pour faire quelques emplettes et une baignade dans l'eau limpide de la piscine pour occuper cette matinée. Avant le transfert à l'aéroport, on dispose d'une heure pour aller flâner dans les rues de Cayenne et en profiter pour ramener quelques souvenirs. Il faudra retenir pour une prochaine expé que tout est fermé le dimanche soir après 21h et également que les magasins sont fermés entre 13h et 16h pour cause de sieste obligatoire...

Notre aventure va se terminer aussi bien qu'elle avait commencé. Nous sommes surclassés en business et avec la nuit qui s'annonce ce sera encore plus appréciable qu'à l'aller. Depuis notre retour à Kourou, tout le monde a un peu fait son bilan de l'aventure. Nous sommes conscients d'avoir vécu quelque chose d'exceptionnel et de rare ; non seulement de par l'endroit que nous avons découvert et l'expé en elle-même, mais également par la richesse du groupe et les valeurs humaines qui ont été mises en avant, la générosité de chacun, la tolérance, la force de ce groupe qui a su, malgré la promiscuité permanente, rester soudé. Le voyage a été magnifique, chargé d'émotions, de rencontres, d'images fabuleuses. On a eu beau prendre toutes les photos possibles, les meilleurs souvenirs resteront gravés en mémoires, inracontables, privilège de ces hommes partis découvrir un territoire sauvage à protéger.

« La Guyane ne se raconte pas, elle se vit. »

